

LA DESTINÉE EN PERSPECTIVE CHRÉTIENNE

(2)

Ce que j'ai présenté lors de la rencontre précédente a permis de déblayer le terrain pour que nous puissions envisager la destinée humaine positivement et dans la nouveauté que lui apporte la perspective chrétienne. R. Guardini écrivait : « dès que la foi chrétienne acquiert son pouvoir dans la vie de l'homme, le sentiment de la destinée se transforme ». C'est cette transformation que je vais évoquer.

2 – La nouveauté chrétienne

J'aimerais placer les réflexions qui suivent sous la lumière d'une remarque superbe de Philon d'Alexandrie, philosophe juif du 1^{er} siècle : « la Parole divine, apparaissant à l'improviste, comme un compagnon de route pour l'âme qui chemine solitaire, lui apporte une joie inattendue et qui passe toute espérance »¹. Peut-être n'avons-nous plus le sentiment de surprise que devrait nous procurer la fréquentation de la Parole de Dieu où nous apprenons, comme l'écrit A. Gesché, que « l'homme se voit offert autre chose que ce qu'il peut se donner ». Voyons comment cela peut concerner notre vision de la destinée humaine.

a) « ne vous inquiétez pas pour votre vie »

Cette phrase tirée du Sermon sur la montagne (Mt 6, 25) ouvre un discours de Jésus sur les soucis qui accaparent habituellement notre existence. Elle a souvent et malencontreusement été comprise comme une invitation à l'insouciance adressée au croyant. Autrement dit, non seulement aucun destin ne pèse sur lui, mais il n'aurait à se tracasser de rien, la Providence étant là pour s'occuper de lui comme il le fait des oiseaux et des lys des champs.

Contre cette lecture paresseuse, R. Guardini nous invite à voir les choses autrement, ce qui ne va pas sans que l'on doive vivre une conversion. Selon ce théologien, pour comprendre correctement ce à quoi nous invite Jésus, il faut prendre tout le texte et en particulier ne pas oublier la conclusion de la péricope : « cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu et tout cela vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 33). Qu'est-ce que cela signifie ? Voici la réponse de Guardini : « Il n'est pas dit : 'abandonnez-vous à la marche des événements ; tout se passe bien et tout ira bien pour vous aussi'. [...] Mais il est dit : 'mettez au centre de votre vie les dispositions intimes de Dieu lui-même, le soin de son royaume, et le monde autour de vous changera' »². Écrivant cela, notre auteur ne fait que prolonger une remarque rapportée dans l'exposé précédent et dont je rappelle la substance : parmi les événements du destin, beaucoup peuvent être modifiés par nous, en particulier quand nous nous transformons nous-mêmes. Continuant son commentaire du texte de Matthieu, Guardini écrit : « pour que (la Providence) puisse parvenir à sa vraie nature et s'épanouir sans obstacles, il faut que l'homme auquel elle se rapporte accepte résolument, avec toute sa responsabilité de croyant, d'épouser la préoccupation exigée par le Sermon sur la montagne. C'est alors que s'accomplit, par rapport à cet homme, la transformation de l'existence dont parle Jésus. Les choses se comportent autour de lui à son intention d'une manière spéciale » (p. 203).

Cette dernière remarque peut nous laisser sceptiques : comment les choses pourraient-elles en venir à se plier à nos intentions ? Les choses sont plus subtiles. Le témoignage de quelqu'un qui était à la fois handicapé, préfet et diacre (Jean-Christophe Parisot de Bayard - † octobre 2020) peut nous éclairer. Voici par exemple comment il faisait face aux situations qui auraient pu le faire réagir violemment : « j'ai appris à me maîtriser et à expliquer posément. Mais le secret est de remettre au Seigneur la situation et de lui demander de transformer mon emportement en chance pour mon interlocuteur de comprendre et de changer. Que d'un mal nous puissions tirer un bien ». S'il avait suivi sa réaction naturelle, l'issue de la confrontation aurait été toute différente. Mais il pria le Seigneur de le

1 Cité par A. Gesché, *Le sens*, Cerf, 2003, p. 111.

2 R. Guardini, *Le monde et la personne*, p. 202.

transformer (alors qu'il avait aussi appris à se maîtriser) et de changer son interlocuteur. Alors la situation ne virait pas au conflit. Il s'efforçait de vivre selon les dispositions de Dieu ; il obtenait la paix « par surcroît ».

Ce n'est donc pas à l'insouciance que nous sommes invités, mais à porter la préoccupation du Royaume ; alors, nous ne serons plus à la merci de ce qui nous arrive. C'est ce que dit Guardini quand il explique que notre monde change quand notre vie est orientée vers le Seigneur : « qu'arrivera-t-il donc dans un homme, au seul point de vue de l'influence produite sur son monde propre et sur sa destinée, lorsqu'il se trouvera orienté vers Dieu aussi parfaitement que le demande le Christ et lorsque le soin du royaume de Dieu sera devenu sa première disposition... [...] Autour d'un homme ainsi disposé et du seul point de vue de ce monde, les choses doivent nécessairement se comporter tout autrement qu'autour de l'homme qui est asservi au monde »³. La vie de certains saints (comme saint François d'Assise) en témoigne de manière spectaculaire. Alors, la destinée en est également transformée.

b) « je t'ai appelé par ton nom » (Is 43, 1)

J'ai déjà évoqué l'idée de vocation, mais sans lui donner de connotation religieuse. J'y reviens maintenant en levant cette restriction, pour souligner que chacun de nous est l'objet d'un appel de la part de Dieu par le fait même qu'il est appelé à l'existence, un appel dont on tire rarement toutes les implications.

On peut dire en effet qu'en les créant « Dieu nomme chacune de ses créatures et les convoque à l'existence »⁴. Autrement dit, en les créant, il les appelle par leur nom. Notre venue à l'existence n'est donc pas due à des puissances anonymes, mais elle fait l'objet d'une attention personnelle de la part de notre Créateur. Même si l'expression « je t'ai appelé par ton nom » n'est pas appliquée à chacun des humains, cela vaut à plus forte raison pour eux puisqu'il le fait pour les astres (Is 40, 26). D'ailleurs, il nous connaît intimement puisqu'il a « créé nos reins » (Ps 139, 13), siège de nos pensées les plus cachées ; chacun de nous est l'objet d'une attention particulière de la part de Dieu qui nous a « tissés » et brodés » (Ps 139, 13-15). Nous pouvons donc affirmer que « sous le regard de Dieu, nous sommes tous et chacun d'emblée singuliers, en raison même de son appel créateur »⁵.

Nous retrouvons ce regard dans la manière dont Jésus accueille ses interlocuteurs. Ch. Theobald parle à ce sujet de son hospitalité qui « crée un espace de liberté autour de lui, tout en communiquant par sa simple présence une proximité bienfaisante pour ceux et celles qui viennent à sa rencontre. Ce nouvel espace de vie leur permet de découvrir leur propre singularité et d'y accéder à partir de ce qui les habite déjà en profondeur et s'exprime subitement, *lors de la rencontre* avec l'homme de Nazareth, dans un acte de 'foi' »⁶. Avec lui, chacun expérimente d'être « mystérieusement 'aimé' en sa source », selon la belle expression de M. Bellet.

C'est de cette manière qu'il nous faut comprendre la source de notre existence, mais aussi tout son cours. Là aussi, un beau texte vétéro-testamentaire servira de point de départ. Chacun de nous peut en effet s'appliquer à lui-même l'appel que Dieu adresse à Abraham : « va vers toi » (Gn 12, 1), c'est-à-dire va vers ton propre accomplissement. Cela me donne l'occasion de prolonger les remarques précédentes sur la prédestination. En effet, nous nous demandons parfois si nous avons bien été fidèles au projet que Dieu avait sur nous. Nous avons parfois compris cela comme si Dieu avait décidé de toute éternité ce que nous devons faire, notre seule responsabilité étant de déchiffrer ce qu'il nous demandait pour l'exécuter ensuite. Mais faut-il comprendre les choses ainsi ? Voici la réponse de Fr. Varillon : « On s'exprime mal quand on dit que Dieu a un projet sur l'homme. Après tout, ma dignité d'homme m'interdit d'accepter que quelqu'un ait un projet sur moi (ce Quelqu'un fût-il Dieu !). Il y a là pour beaucoup un motif profond d'athéisme. Le vrai, ce n'est pas que Dieu a un projet sur l'homme, c'est que l'homme est le projet de Dieu. C'est tout différent. Dieu nous veut hom-

3 Id. p. 208-209.

4 Emmanuel Durand, *L'être humain, divin appel. Anthropologie et création*, Cerf, 2016, p. 103.

5 Id., p. 247. Selon Newman, « Dieu daigne nous parler un par un, se manifester lui-même à nous un par un, et nous conduire un par un » (cité dans Jean Honoré, *Les aphorismes de Newman*, Cerf, 2007, p. 46).

6 Ch. Theobald, *L'Europe terre de mission*, Cerf, 2019, p. 69.

mes, c'est-à-dire adultes responsables, construisant nous-mêmes notre liberté, écrivant nous-mêmes notre histoire »⁷. Si Dieu avait un projet sur nous, ce serait un manipulateur qui nous conduirait là où il a décidé que nous devrions aller (le P. Michel Rondet qualifiait un tel Dieu de pervers). On comprend que beaucoup l'aient rejeté.

Cela signifie que, au cours de notre existence, nous sommes appelés à devenir pleinement nous-même dans ce que nous avons de plus singulier ; toute notre existence est au service de l'avènement de chacun comme être unique. Une histoire de la tradition juive illustre bien cela. Au dernier jour, disait un sage, on ne te demandera pas : pourquoi est-ce que tu n'as pas été Moïse ? autrement dit : pourquoi est-ce que tu n'as pas imité ce grand personnage ? Mais on te demandera : pourquoi est-ce que tu n'as pas été toi ? C'est ce qu'écrivit dans son style bien à lui le Pape François dans son *Exhortation apostolique* aux jeunes : dans la vocation, il s'agit de « faire pousser et grandir tout ce qu'on est », il s'agit de « faire fleurir son propre être »⁸.

Ceci n'est pas seulement une vue théorique. Il est possible d'en vérifier la réalité si on regarde ceux qui ont pleinement répondu à leur vocation, c'est-à-dire les saints. On pourrait croire qu'en suivant le Christ, ils soient devenus tous semblables. C'est ce que pourrait induire le terme d'imitation du Christ. Mais, comme le remarque A. Thomasset, « loin d'être un modèle extérieur de comportement éthique dont l'imitation ne pourrait aboutir qu'aux pires perversions, la vie et la mort de Jésus sont davantage pour nous une force d'inspiration profonde qui conditionne et renouvelle notre rapport fondamental à Dieu et aux autres »⁹. C'est pourquoi Paul Ricœur peut écrire que « le soi christomorphe est à la fois pleinement dépendant et pleinement consistant »¹⁰. Pleinement dépendant, c'est-à-dire fondé radicalement dans le Christ. Pleinement consistant, c'est-à-dire avec sa pleine stature humaine. C'est d'ailleurs ce que manifeste la vie des saints. Comme l'a remarqué un philosophe aujourd'hui oublié, « *le paradoxe du saint est qu'il devient lui-même* d'une façon beaucoup plus intense que n'importe quel autre homme, mais qu'il diffère aussi de tous les autres saints d'une manière radicale, encore qu'ils aient tous été formés dans l'imitation de la personne et de la seule vue du Christ »¹¹. Le saint est donc le plus original des humains, au sens où l'accomplissement de sa vocation le singularise totalement, ce qui n'est pas le cas quand nous imitons nos semblables. Appelés par notre nom, « un nom qui n'existe et qui ne peut exister qu'une fois » (K. Rahner), nous avons donc la responsabilité de répondre à cet appel, mais c'est alors notre liberté qui entre en jeu.

c) l'espérance ou l'histoire défatalisée

Je crois que c'est Roger Garaudy qui a dit un jour que le christianisme avait défatalisé l'histoire, autrement dit que, grâce à lui, l'histoire ne se vit plus sous le signe du destin. Nous pouvons reprendre l'expression à notre compte, et pour un motif théologique tout à fait central, à savoir la résurrection du Christ. En effet, celle-ci est la victoire sur la figure suprême du destin à savoir la mort, que Paul appelle justement « le dernier ennemi » (1 Co 15, 26). Avec elle, l'histoire est radicalement transformée de l'intérieur. Comme le disait superbement K. Rahner il y a 60 ans, avec la résurrection de Jésus, « déjà, dans les profondeurs les plus secrètes du monde, brûle le feu de Dieu, dont la flamme portera toutes choses à l'incandescence bienheureuse ; déjà, à partir du cœur intime du monde où sa mort l'avait fait descendre, des forces nouvelles, les énergies du monde transfiguré sont au travail »¹². Un germe d'espérance est déposé dans notre monde. La foi en la résurrection va contre toute conception du monde enfermée sur lui-même, qui ne laisse aucune place aux possibilités créatrices

7 François Varillon, *Joie de vivre, joie de croire*, Centurion, 1981, p. 103. Dans le même sens, le maître des novices de Tamié avait dit à quelqu'un qui cherchait sa voie : « ce que Dieu veut, c'est ce que tu veux » (il s'agit évidemment de sa volonté profonde et non de ses caprices). Voilà qui devrait éliminer définitivement certaines de nos idées sur la prédestination.

8 Sur son lit de mort, Bernanos a dit : « Je suis responsable de ce que je n'ai pas été ».

9 Alain Thomasset, *Paul Ricœur, une poétique de la morale*, Leuven University Press, 1996, p. 413.

10 P. Ricœur, « Le soi mandaté. A l'école des récits de vocation prophétique », dans *Amour et justice*, Points/Essais, 2008, p. 87. Le soi christomorphe est celui qui est transformé en l'image du Christ.

11 Paul-Louis Landsberg, « Quelques réflexions sur l'idée chrétienne de la personne », dans *Esprit*, décembre 1934, p. 397.

12 Karl Rahner, *L'homme au miroir de l'année chrétienne*, Mame, 1966, p. 151.

de Dieu. Avec A. Lécu, on peut dire que « confesser la résurrection du Crucifié », c'est « signifier la fin du destin »¹³. Comme l'a écrit Ricœur, « l'espérance est diamétralement opposée, en tant que passion pour le possible, à ce primat de la nécessité » auquel consent le stoïcisme très influent de nos jours et dont la suprême sagesse consiste à accueillir le destin¹⁴.

Partant du fait central de la résurrection du Christ, P. Ricœur formule ce qu'il appelle « la liberté selon l'espérance » à l'aide de deux catégories empruntées à l'épître aux Romains (5, 12-21) : « en dépit de » et « combien plus ». D'abord, la résurrection est 'en dépit de' la mort ; « l'espérance n'est plus seulement liberté pour le possible, mais, plus fondamentalement encore, liberté pour le démenti de la mort, liberté pour déchiffrer les signes de la résurrection sous l'apparence contraire de la mort »¹⁵. Mais ceci n'est que l'envers d'une perspective plus positive encore (« combien plus »), puisque « la sagesse (de la résurrection) s'exprime dans une *économie de la surabondance*, qu'il faut déchiffrer dans la vie quotidienne, dans le travail et le loisir, dans la politique et dans l'histoire universelle »¹⁶. Au-delà des apparences, la résurrection est à l'œuvre dans les profondeurs de notre monde. On comprend alors pourquoi « le thème de l'espérance a une vertu *fissurante* à l'égard des systèmes clos et un pouvoir de *réorganisation* de sens »¹⁷.

Bien entendu, cette défatalisation de l'histoire ne vaut pas seulement pour l'histoire générale du monde, elle vaut aussi pour la destinée de chacun. Selon notre espérance, l'histoire de chacun n'aboutit pas au néant ; les accomplissements que nous pouvons connaître au cours de notre vie ne sont pas détruits définitivement. Ce qui nous est offert, c'est une destinée après la mort, c'est une espérance d'éternité. Cette destinée définitive, le Credo l'appelle la vie éternelle ; c'est à cela que nous sommes appelés, à la Vie. Même s'il mentionne également la perspective d'un jugement, c'est sur cette destination à la vie qu'il s'achève : c'est en ce sens-là seulement que nous pouvons parler de prédestination. C'est le cœur de l'espérance chrétienne qui est dit là.

Cette vie consiste selon saint Irénée « à voir Dieu et à jouir de sa beauté » (*Contre les hérésies*, IV, 20, 5 et 7). Nous saurons alors que cela concerne nos aspirations les plus profondes. Comme le disent les évêques allemands, cette « vision » de Dieu « veut dire que Dieu nous fera la grâce de nous révéler dans leur plénitude sa vie et son amour, que sa vérité profonde et le mystère insondable de son être divin nous apparaîtront comme le fondement, le but et la substance de notre propre existence et, dès lors, comme notre accomplissement définitif, notre bonheur parfait et notre béatitude éternelle »¹⁸.

Peut-être ce qui est désigné là, et que nous appelons le ciel, est-il devenu difficile à croire à cause de nos représentations inévitablement infirmes de cette réalité. Mais si cette perspective venait à disparaître, cela signifierait « un enfermement implacable de l'homme en son monde », et donc le règne définitif du destin. Alors, cette promesse de la Vie qui nous est faite est le symbole de « l'espace ouvert qui nous protège de l'étouffement »¹⁹.

13 Anne Lécu, « La fin du destin », dans *Études*, juillet-août 2020, p. 100. Avec la même auteure, qui souligne l'usage récurrent de l'expression « il faut » pour désigner par quoi Jésus a dû passer au cours de son histoire (Lc 2, 49 ; 9, 22 ; 13, 33 ; 22, 37 ; 24, 26), on peut remarquer que « Jésus Christ, spécialement chez Luc, vient justement assumer la figure du destin et de la nécessité, la porter, s'y soumettre, pour nous en dégager, pour que nous n'ayons plus à le faire ». Il s'est soumis au destin pour nous en libérer.

14 Paul Ricœur, « La liberté selon l'espérance », dans *Le conflit des interprétations*, Seuil, 1969, p. 399.

15 P. Ricœur, *op. cit.* p. 400.

16 Id. *op. cit.* p. 401.

17 Id. *op. cit.* p. 403.

18 Conférence épiscopale allemande, *La foi de l'Eglise*, Co-édition, 1987, p. 407.

19 Maurice Bellet, « L'impensable », dans *Passer par le feu*, Bayard/Christus, 2003, p. 198-199.